

vous ajoutez de poids à la convoitise. Quand la charité surmonte; nous sommes libres de cette liberté dont parle l'apôtre¹, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis. Nous sommes libres, dis-je, parce que nous agissons par la charité, c'est-à-dire, par une affection libérale. Mais notre liberté n'est point achevée, parce que le règne de la charité n'est pas accompli. La liberté sera entière quand la paix sera assurée, c'est-à-dire, au ciel. Cependant nous gémissons ici-bas; parce que la paix de la charité, que nous y avons, étant toujours mêlée avec la guerre de la convoitise, elle n'est pas tant le calme de nos troubles, que la consolation de notre misère: et en voici une belle raison de saint Augustin.

La liberté n'est point parfaite, dit-il, et la paix n'est pas assurée, parce que la convoitise, qui nous résiste, ne peut être combattue sans péril: elle ne peut être aussi bridée sans contrainte, ni par conséquent modérée sans inquiétude. *Ille quæ resistunt, periculoso debellantur prælio; et illa quæ victa sunt, nondum securo triumphantur otio, sed adhuc sollicito premuntur imperio*². « Et de là vient que notre justice ici-bas, » je parle encore avec le grand Augustin; « de là vient que notre justice consiste plus en la rémission des péchés, qu'en la perfection des vertus: » *magis remissione peccatorum constat, quam perfectione virtutum*³. Certes je sais que ceux qui sont humbles goûteront cette doctrine tout évangélique, qui est la base de l'humilité chrétienne.

Mais si la vie des justes est accompagnée de péchés, comment est-ce que ma proposition sera véritable: que Dieu détruit le péché dans les justes, même en cette vie? C'est, s'il vous en souvient, ce que j'avais laissé à résoudre; maintenant je vous dirai en un mot: J'avoue que les plus grands saints sont pécheurs; et s'ils ne le reconnaissent humblement, ils ne sont pas saints. Ils sont pécheurs; mais ils ne servent plus au péché: ils ne sont pas entièrement exempts du péché; mais ils sont délivrés de sa servitude. Il y a quelques restes de péché en eux; mais le péché n'y règne plus, comme dit l'apôtre⁴: « Que le péché ne règne plus en vos corps mortels, » et ainsi le péché n'y est pas éteint tout à fait; mais le règne du péché y est abattu par le règne de la justice, selon cette parole de l'apôtre⁵: « Étant libres du péché, vous êtes faits soumis à la justice. »

Comment est-ce que le règne du péché est abattu dans les justes? Écoutez l'apôtre saint Paul: « Que le péché ne règne plus en vos corps mortels

¹ Gal. IV, 31.

² De Civ. Dei, lib. XIX, cap. XXVII, t. VII, col. 572.

³ Ibid. col. 571.

⁴ Rom. VII, 12.

⁵ Ibid. 18.

« pour obéir à ses convoitises. » Vous voyez par là que le péché règne où les convoitises sont obéies. Les uns leur lâchent la bride, et, se laissant emporter à leur brutale impétuosité, ils tombent dans ces péchés qu'on nomme mortels, desquels l'apôtre a dit que « qui fait ces choses, il ne possédera point le royaume de Dieu¹. » Les justes au contraire, bien loin d'obéir à leurs convoitises, ils leur résistent, ils leur font la guerre, ainsi que je disais tout à l'heure. Et bien que la victoire leur demeure par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, toutefois dans un conflit si long, si opiniâtre, où les combattants sont aux mains de si près; en frappant ils sont frappés quelquefois: *Percutimur et percutimur*, dit saint Augustin²; et le victorieux ne sort point d'une mêlée si âpre et si rude sans quelques blessures: c'est ce que nous appelons péchés véniels. Parce que la justice est victorieuse, elle mérite le nom de véritable justice: parce qu'elle reçoit quelque atteinte qui diminue de beaucoup son éclat, elle n'est point justice parfaite. C'est autre chose d'avoir le bien accompli, autre chose de ne se plaire point dans le mal. « Notre vue peut se déplaire dans les ténèbres, » encore qu'elle ne puisse pas s'arrêter dans cette « vive source de lumière: » *Potest oculus nullis tenebris delectari, quamvis non possit in fulgentissima luce defigi*³.

Si l'homme juste, résistant à la convoitise, tombe quelquefois dans le mal, du moins il a cet avantage qu'il ne s'y plaît pas: au contraire il déplore sa servitude, il soupire ardemment après cette bienheureuse liberté du ciel; il dit, avec l'apôtre saint Paul⁴: « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » S'il tombe, il se relève aussitôt: s'il a quelques péchés, il a aussi la charité qui les couvre: « La charité, dit l'apôtre saint Pierre⁵, couvre la multitude des péchés. »

Bien plus, ce grand Dieu tout-puissant fait éclater la lumière même du sein des plus épaisses ténèbres; il fait servir à la justice le péché même. Admirable économie de la grâce! où les péchés mêmes, je l'oserais dire, dans lesquels la fragilité humaine fait tomber le juste; si d'un côté ils diminuent la justice, ils l'augmentent et l'accroissent de l'autre. Et comment cela? C'est qu'ils enflamment les saints desirs de l'homme fidèle; c'est qu'en lui faisant connaître sa servitude ils font qu'il désire bien plus ardemment les bienheureux embrassements de son Dieu, dans lesquels il trou-

¹ I. Cor. VI, 9, 10.

² Serm. CCCLI, n° 6, t. V, col. 1356.

³ S. Aug. de Spir. et Litt. n° 65, t. X, col. 123.

⁴ Rom. VI, 24.

⁵ I. Petr. IV, 8.

vera la vraie liberté; c'est qu'ils lui font confesser sa propre faiblesse et le besoin qu'il a de la grâce, dans un état d'un profond anéantissement. Et d'autant que le plus juste c'est le plus humble, le péché même en quelque sorte accroît la justice; parce qu'il nous fonde de plus en plus dans l'humilité.

Vivons ainsi, fidèles, vivons ainsi; faisons que notre faiblesse augmente l'honneur de notre victoire, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Aimons cette justice divine qui fait que le péché même nous tourne à bien: quand nous voyons croître nos iniquités, songeons à nous enrichir par les bonnes œuvres; afin de réparer notre perte. Le fidèle qui vit de la sorte, expiant ses péchés par les aumônes, se purifiant toute sa vie par la pénitence, par le sacrifice d'un cœur contrit, par les œuvres de miséricorde: il ne détruit pas seulement le règne du péché, comme je disais tout à l'heure; je passe maintenant plus outre, et je dis qu'il détruit entièrement le péché: parce que, dit saint Augustin, « comme notre vie n'est pas sans péché, aussi les remèdes pour les purger ne nous manquent pas: » *Sicut peccata non defuerunt, ita etiam remedia, quibus purgantur, affuerunt*¹.

Enfin celui qui vit de la sorte, détestant les péchés mortels, faisant toute sa vie pénitence pour les véniels, à la manière que je viens de dire avec l'incomparable saint Augustin; il méritera, dit le même Père. Que nos nouveaux réformateurs entendent ce mot: c'est dans cette belle épître à Hilaire, où ce grand personnage combat l'orgueilleuse hérésie de Pélagie, ennemi de la grâce de Jésus-Christ. Cet humble défenseur de la grâce chrétienne se sert en ce lieu du mot de mérite: était-ce pour enfler le libre arbitre? n'était-ce pas plutôt pour relever la dignité de la grâce, et des saints mouvements que Dieu fait en nous? Quelle est donc votre vanité et votre injustice, ô très-charitables réformateurs, de prêcher que nous ruinons la grâce de Dieu, parce que nous nous servons du mot de mérite; si ce n'est peut-être que vous vouliez dire que saint Augustin a détruit la grâce, et que Calvin seul l'a bien établie? Pardonnez-moi cette digression; je reviens à mon passage de saint Augustin. Un homme passant sa vie dans l'esprit de mortification et de pénitence, « encore qu'il ne vive pas sans péché, il méritera, » dit saint Augustin, de sortir de ce monde sans « aucun péché: » *Merebitur hinc exire sine peccato, quamvis, cum hic viveret, habuerit nonnulla peccata*²; et ainsi le péché est détruit en

¹ Ad. Hilar. Ep. CLVII, n° 3, t. II, col. 543.

² *Loco mox citato.*

nous, à cause du mérite de la vraie foi qui opère par la charité.

Il est donc vrai, fidèles, ce que j'ai dit, que même dans cet exil Dieu détruit le péché par sa grâce; il est vrai qu'il y surmonte la concupiscence: et ainsi, par la miséricorde de Dieu, je me suis déjà acquitté envers vous des deux premières parties de ma dette. Faites votre profit de cette doctrine: elle est haute, mais nécessaire. Je sais que les humbles l'entendent; peut-être ne plairait-elle pas aux superbes. Les lâches sans doute seront fâchés qu'on leur parle toujours de combattre. Mais pour vous, ô vrais chrétiens, travaillez sans aucun relâche; puisque vous avez un ennemi en vous-mêmes, avec lequel, si vous faites la paix en ce monde, vous ne sauriez avoir la paix avec Dieu. Voyez combien il est nécessaire de veiller toujours, de prier toujours, de peur de tomber en tentation. Que si cette guerre continue vous semble fâcheuse, consolez-vous par l'espérance fidèle de la glorieuse résurrection qui se commence déjà en nos corps. C'est la troisième opération que le Saint-Esprit exerce dans l'homme fidèle durant le pèlerinage de cette vie; et c'est aussi par où je m'en vais conclure.

SERMON

SUR LES

OBLIGATIONS DE L'ÉTAT RELIGIEUX,

PRÊCHÉ DEVANT LES RELIGIEUSES DE SAINT-CYR*.

Fragilité et grande misère du monde: puissance et funestes effets de sa séduction. Motifs pressants pour porter les chrétiens à s'en séparer entièrement. Origine des communautés religieuses. En quoi consiste la pauvreté dont on y fait profession. Infidélités sans nombre, qu'on commet journellement dans les monastères contre cette vertu. Avantages de la virginité: jusqu'où elle doit s'étendre. A qui se rapporte l'obéissance que l'on rend aux supérieurs. Dans quel esprit il faut se soumettre à ceux qui abusent de leur autorité. Avec quel soin les religieuses doivent éviter le commerce du monde, les sentiments de la vanité, et les amusements de l'esprit.

Le monde entier n'est rien; tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Le ciel, qui nous couvre par sa voûte immense, est comme une tente, selon la comparaison de l'Écriture¹: on la dresse le soir pour les voyageurs, et on l'enlève le lendemain. Quelle doit être notre vie et notre conversation ici-bas, dit un apôtre², puisque ces cieus que nous voyons, et cette terre qui

* Nous n'avons point l'original de ce sermon, dont nous avons trouvé plusieurs copies dans le diocèse de Meaux: toutes l'attribuent à Bossuet, et il est aisé de l'y reconnaître. Le troisième point prouve qu'il a été fait pour la maison de Saint-Cyr. (Édit. de Déforis.)

¹ Job. XXXVI, 29.

² II. Petr. III, 10, 11.

nous porte, vont être embrasés par le feu? La fin de tout arrive, la voilà qui vient; elle est presque déjà venue. Tout ce qui paraît de plus solide n'est qu'une figure qui passe quand on en veut jouir, qu'une ombre fugitive qui disparaît. « Le temps est court, dit saint Paul parlant des vierges¹; donc il faut user du monde comme n'en usant pas, n'en user que pour le vrai besoin, en user sobrement sans en vouloir jouir, en user en passant sans s'y arrêter et sans y tenir. C'est donc une pitoyable erreur que de s'imaginer qu'on sacrifie beaucoup à Dieu quand on quitte le monde pour lui: c'est renoncer à une illusion pernicieuse; c'est renoncer à de vrais maux, déguisés sous une vaine apparence de biens. Perd-on un appui quand on jette un roseau fêlé, qui, loin de nous soutenir, nous percerait la main, si nous voulions nous y appuyer? faut-il bien du courage pour s'enfuir d'une maison qui tombe en ruine, et qui nous écraserait dans sa chute?

Que quitte-on en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétudes. Tout ce qui se voit, qui se touche, qui se compte, qui se mesure par le temps, n'est qu'une ombre de l'être véritable: à peine commence-t-il à être, qu'il n'est déjà plus. Ce n'est rien sacrifier à Dieu, que de lui sacrifier la nature entière: c'est lui donner le néant, la vanité, le mensonge même. D'ailleurs ce monde, si vain et si fragile, est trompeur, ingrat, plein de trahisons. O combien dure est sa servitude! Enfants des hommes, que ne vous en coûte-t-il point pour le flatter, pour tâcher de lui plaire, pour mendier ses grâces! Quelles traverses, quelles alarmes, quelles bassesses, quelle lâcheté pour parvenir à ce qu'on n'a point de honte d'appeler les honneurs! Quel état violent, et pour ceux qui s'efforcent de parvenir, et pour ceux même qui sont parvenus! Quelle pauvreté effective dans une abondance apparente! Tout y trahit le cœur, jusqu'à l'espérance même dont on paraît nourri: les désirs s'enveniment; ils deviennent farouches et insatiables: l'envie déchire les entrailles; on est malheureux non-seulement par son propre malheur, mais encore par la prospérité d'autrui. On est peu touché de ce qu'on possède; on ne sent que ce qu'on n'a pas: l'expérience de la vanité de ce qu'on a ne ralentit jamais la fureur d'acquiescer ce qu'on sait bien qui est aussi vain, et aussi incapable de rendre heureux. On ne peut ni assouvir les passions ni les vaincre; on en sent la tyrannie, et on ne veut point être délivré.

O si je pouvais traîner le monde entier dans les cloîtres et dans les solitudes! j'arracherais de

¹ I. Cor. VII, 29, 31.

sa bouche un aveu de sa misère et de son désespoir. Mais, hélas! que vois-je? Va-t-on dans le monde l'étudier de près dans son état le plus naturel, on n'entend dans toutes les familles que gémissements de cœurs opprésés. L'un est dans une disgrâce qui lui enlève le fruit de ses travaux depuis tant d'années, et qui met sa patience à bout; l'autre souffre dans sa place des dégoûts et des désagréments: celui-ci perd, l'autre craint de perdre; cet autre n'a pas assez: il est dans un état violent. L'ennui les poursuit tous, jusque dans les spectacles et dans la foule des plaisirs: ils avouent qu'ils sont misérables; et je ne veux que le monde pour apprendre aux hommes combien le monde est digne de mépris.

Mais pendant que les enfants du siècle parlent ainsi, quel est le langage de ceux qui doivent être les enfants de Dieu? Hélas! ils conservent une estime et une admiration secrète pour les choses les plus vaines, que le monde même, tout vain qu'il est, ne peut s'empêcher de mépriser. O mon Dieu! arrachez, arrachez du cœur de vos enfants cette erreur maudite. J'en ai vu, même de bons, de sincères dans leur piété, qui, faute d'expérience, étaient éblouis d'un éclat grossier. Ils étaient étonnés de voir des gens, avancés dans les honneurs du siècle, leur dire: Nous ne sommes point heureux. Cette vérité leur était encore nouvelle, comme si l'Évangile ne la leur avait pas révélée, comme si leur renoncement au monde n'avait pas dû être fondé sur une pleine et constante persuasion de sa vanité. O mon Dieu! le monde, par le langage même de ses passions, rend témoignage à la vérité de votre Évangile, qui dit: « Malheur au monde! » et vos enfants ne rougissent point de montrer que le monde a encore pour eux quelque chose de doux et d'agréable.

Ce monde n'est pas seulement fragile et misérable; il est encore incompatible avec les vrais biens. Les peines que nous lui voyons souffrir sont pour lui le commencement des douleurs éternelles. Comme la joie se forme peu à peu dès cette vie dans le cœur des justes, où est le royaume de Dieu; les horreurs et le désespoir de l'enfer se forment aussi peu à peu dans le cœur des hommes profanes, qui vivent loin de Dieu. Le monde est un enfer déjà commencé: tout y est envie, fureur, haine de la vérité et de la vertu, impuissance et désespoir d'apaiser son propre cœur, et de rassasier ses désirs.

Jésus-Christ est venu du ciel sur la terre foudroyer de ses malédictions ce monde impie, après en avoir enlevé ses élus. « Dieu nous a arrachés, » dit saint Paul², à la puissance des ténèbres,

¹ Matth. XVIII, 7.

² Coloss. I, 13.

« pour nous transférer au royaume de son Fils bien-aimé. » Le monde est le royaume de Satan, et les ténèbres du péché couvrent cette région de mort: « Malheur au monde, à cause des scandales. » Hélas! les justes mêmes sont ébranlés. O qu'elle est redoutable, cette puissance des ténèbres qui aveugle les plus clairvoyants! C'est une puissance d'enchanter les esprits, de les séduire, de leur ôter la vérité même, après qu'ils l'ont crue, sentie et aimée. O puissance terrible, qui répand l'erreur, qui fait qu'on ne voit plus ce qu'on voyait, qu'on craint de le revoir, et qu'on se complaît dans les ténèbres de la mort! Enfants de Dieu, fuyez cette puissance; elle entraîne tout, elle flatte, elle tyrannise, elle enlève les cœurs. Écoutez Jésus-Christ, qui crie: « On ne peut servir deux maîtres, Dieu et le monde³. » Écoutez un de ses apôtres, qui ajoute: « Adulteres, ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde est ennemie de Dieu⁴? » Point de milieu; nulle espérance d'en trouver: c'est abandonner Dieu, c'est renoncer à son amour, que d'aimer son ennemi.

Mais en renonçant au monde, faut-il renoncer à tout ce que le monde donne? Écoutez encore un autre apôtre; c'est saint Jean⁵: « N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, » ni lui, ni ce qui lui appartient; tout ce qu'il donne est aussi vain, aussi corrompu, aussi empoisonné que lui.

Mais, quoi! faut-il que tous les chrétiens vivent dans ce renoncement? Écoutez-vous vous-même du moins, si vous n'écoutez pas les apôtres. Qu'avez-vous promis dans votre baptême, pour entrer non dans la perfection d'un ordre religieux, mais dans le simple christianisme et dans l'espérance du salut? Vous avez renoncé à Satan, à ses pompes. Remarquez quelles sont ces pompes: Satan n'en a point de distinguées de celles du siècle. Les pompes du siècle, qu'on est tenté de croire innocentes, sont donc, selon vous-même, celles de Satan; et vous avez promis de les détester. Cette promesse si solennelle, qui vous a introduit dans la société des fidèles, ne sera-t-elle qu'une comédie et une dérision sacrilège? Le renoncement au monde, et la détestation de ses vanités, est donc essentiel au salut de chaque chrétien. Celui qui quitte le monde, qu'y ajoute-t-il? Il s'éloigne de son ennemi, il détourne les yeux pour ne pas voir ce qu'il abhorre; il se lasse d'être aux prises avec cet ennemi, ne pouvant jamais faire ni trêve ni paix.

¹ Matth. XVIII, 7.

² Ibid. VI, 24.

³ Jac. IV, 4.

⁴ I. Joan. II, 15.

Est-ce là un grand sacrifice? n'est-ce pas plutôt un grand soulagement, une sûreté douce, une paix qu'on devrait chercher pour soi-même dès qu'on désire être chrétiens, et n'aimer pas ce que Dieu condamne? Quand on ne veut point aimer Dieu, quand on ne veut aimer que ses passions, et s'y livrer sans religion, par ce désespoir dont parle saint Paul¹, je ne m'étonne pas qu'on aime le monde et qu'on le cherche. Mais quand on croit la religion, quand on désire de s'y attacher, quand on craint la justice de Dieu, quand on se craint soi-même, et qu'on se défie de sa propre fragilité; peut-on craindre de quitter le monde, dès qu'on veut faire son salut? n'y a-t-il pas plus de sûreté et de facilité, de secours, de consolations dans la solitude?

Laissons donc pour un moment les vues de perfection: ne parlons que d'amour de son salut, que d'intérêt propre, que de douceur et de paix de cette vie. Où sera-t-il, cet intérêt, même temporel, pour une âme en qui toute religion n'est pas éteinte? Où sera-t-elle, cette paix; sinon loin d'une mer si orageuse, qui ne fait voir partout qu'écueils et que naufrages? Où sera-t-elle, sinon loin des objets qui enflamment les désirs, qui irritent les passions, qui empoisonnent les cœurs les plus innocents, qui réveillent tout ce qu'il y a de plus malin dans l'homme, qui ébranlent les âmes les plus fermes et les plus droites? Hélas! je vois tomber les plus hauts cèdres du Liban, et je courrai au-devant du péril, et je craindrai de me mettre à l'abri de la tempête? N'est-ce pas être ennemi de soi-même, rejeter le salut et la paix; en un mot, aimer sa perte, et la chercher dans un trouble continuel?

Après cela faut-il s'étonner si saint Paul exhorte les vierges à demeurer libres², n'ayant d'autre époux que l'Époux céleste. Il ne dit pas: C'est afin que vous soyez dans une plus haute perfection, et dans une oraison plus éminente; il dit: Afin que vous ne soyez point dans un malheureux partage entre Jésus-Christ et un époux mortel, entre les saints exercices de la religion et les soins dont on ne peut se garantir quand on est dans l'esclavage du siècle; c'est afin que vous puissiez prier sans empêchement: c'est que vous auriez, dit-il, dans le mariage, les tribulations de la chair, et je voudrais vous les épargner; c'est, dit-il encore, que je voudrais vous voir dégagées de tout embarras. A la vérité, ce ce n'est pas un précepte; car cette parole, comme Jésus-Christ le dit dans l'Évangile³, ne peut être comprise de tous: mais heureux, je dis même,

¹ Ephes. IV, 19.

² I. Cor. VII, 25 et seqq.

³ Matth. XIX, 11.

heureux, dès cette vie, ceux à qui il est donné de la comprendre, de la goûter et de la suivre! Ce n'est pas un précepte; mais c'est un conseil de l'apôtre, de l'apôtre, dis-je, plein de l'Esprit de Dieu : c'est un conseil que tous n'ont pas le courage de suivre; mais qu'il donne à tous en général, afin qu'il soit suivi de ceux à qui Dieu mettra au cœur ce goût de la bienheureuse liberté.

De là vient qu'en ouvrant les livres des saints Pères je ne trouve de tous côtés, même dans les sermons faits à tout le peuple sans distinction, que des exhortations pressantes pour conduire les chrétiens en foule dans les solitudes. C'est ainsi que saint Basile fait un sermon exprès, pour inviter tous les chrétiens à la vie solitaire. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, l'Orient, l'Occident, tout retentit des louanges du désert, et de la fuite du siècle. J'aperçois même, dans la règle de saint Benoît, qu'on ne craignait point de consacrer les enfants avant qu'ils eussent l'usage de raison : les parents, sans craindre de les tyranniser, croyaient pouvoir les vouer à Dieu dès le berceau. Vous vous en étonnez, vous qui mettez une si grande différence entre la vie du commun des chrétiens, vivants au milieu du siècle, et celle des âmes religieuses, consacrées à Dieu dans la solitude. Mais apprenez que parmi ces vrais chrétiens, qui ne regardaient le siècle qu'avec horreur, il y avait peu de différence entre la vie pénitente et recueillie que l'on menait dans sa famille, et celle que l'on menait dans un désert. S'il y avait quelque différence, c'est qu'il est plus doux, plus facile, plus sûr de mépriser le monde de loin que de près. On ne croyait donc point gêner la liberté des enfants, puisqu'ils devaient, comme chrétiens, ne prendre nulle part aux pompes et aux joies du monde. C'était leur épargner des tentations, et leur préparer une heureuse paix, que de les ensevelir tout vivants dans cette société, avec les anges de la terre.

Aimable simplicité des enfants de Dieu, qui n'avaient plus rien à ménager ici-bas! ô pratique étonnante! mais qui n'est si disproportionnée à nos mœurs, qu'à cause que les disciples de Jésus-Christ ne savent plus ce que c'est que de porter la croix avec lui, et que de dire avec lui : Malheur, malheur au monde! On n'a point de honte d'être chrétien et de vouloir jouir de sa liberté pour goûter le fruit défendu, pour aimer le monde que Jésus-Christ déteste. Ô lâcheté honteuse, qui était réservée pour la consommation de l'iniquité dans les derniers siècles! On a oublié qu'être chrétien, et n'être plus de ce monde, c'est essentiellement la même chose.

Hélas! quand vous reverrons-nous, ô beaux jours, ô jours bienheureux, où toutes les familles chrétiennes, sans quitter leurs maisons et leurs travaux, vivaient comme nos communautés les plus régulières? C'est sur ce modèle que nos communautés se sont formées. On se taisait, on priait, on travaillait sans cesse des mains, on se cachait : en sorte que les chrétiens étaient appelés un genre d'hommes qui fuyaient la lumière. On obéissait au pasteur, au père de famille : point d'autre attente que celle de notre bienheureuse espérance pour l'avènement du grand Dieu de gloire, point d'autre assemblée que celle où l'on écoutait les paroles de la foi; point d'autre festin que celui de l'agneau, suivi d'un repas de charité; point d'autre pompe que celle des fêtes et des cérémonies; point d'autre plaisir que celui de chanter les psaumes et les sacrés cantiques; point d'autres veilles que celles où l'on ne cessait de prier. O beaux jours! quand vous reverrons-nous? Qui me donnera des yeux, pour voir la gloire de Jérusalem renouvelée? Heureuse postérité, sous laquelle reviendront ces anciens jours! De tels chrétiens étaient solitaires, et changeaient les villes en déserts.

Dès ces premiers temps, nous admirons en Orient des hommes et des femmes qu'on nommait Ascètes, c'est-à-dire, exerçants : c'étaient des chrétiens dans le célibat, qui suivaient toute la perfection du conseil de l'apôtre. En Occident, quelle foule de vierges et de personnes de tout âge, de toutes conditions, qui dans l'obscurité et dans le silence ignoraient le monde et étaient ignorées de lui, parce que le monde n'était pas digne d'elles! Les persécutions poussèrent jusque dans les plus affreux déserts les patriarches des anachorètes, saint Paul et saint Antoine : mais la persécution fit moins de solitaires que la paix et le triomphe de l'Église, après la conversion de Constantin. Les chrétiens, si simples et si ennemis de toute mollesse, craignaient plus une paix flatteuse pour lessens, qu'ils n'avaient craint la cruauté des tyrans. Les déserts se peuplèrent d'anges innombrables, qui vivaient dans des corps mortels sans tenir à la terre : les solitudes sauvages fleurirent; les villes entières étaient presque désertes : d'autres villes, comme Oxyrinque, dans l'Égypte, devenaient autant de monastères. Voilà la source des communautés religieuses : ô qu'elle est belle, qu'elle est touchante! que la terre ressemble au ciel, quand les hommes y vivent ainsi!

Mais, hélas! que cette ferveur des anciens jours nous reproche le relâchement et la tiédeur des nôtres! Il me semble que j'entends saint Antoine qui se plaint de ce que le soleil vient trou-

bler sa prière, qui a été aussi longue que la nuit. Je crois le voir qui reçoit une lettre de l'empereur, et qui dit à ses disciples : Réjouissez-vous, non de ce que l'empereur m'a écrit; mais de ce que Dieu nous a écrit une lettre, en nous donnant l'Évangile de son Fils¹. Je vois saint Pacôme, qui, marchant sur les traces de saint Antoine, devient de son côté, dans un autre désert, le père d'une postérité innombrable. J'admire Hilarion, qui fuit de pays en pays, jusqu'au delà des mers, le bruit de ses vertus et de ses miracles qui le poursuit. J'entends un solitaire qui ayant vendu le livre des Évangiles, pour donner tout aux pauvres et pour ne posséder plus rien, s'écrie : J'ai tout quitté, même jus qu'au livre qui m'a appris à quitter tout. Un autre, c'est le grand Arsène, devenu sauvage, s'il m'est permis de parler ainsi, consolait les autres solitaires qui se plaignaient de ne le point voir, en leur disant : Dieu sait, Dieu sait, mes frères, si je ne vous aime point; mais je ne puis être avec lui et avec vous. Voilà les hommes que Dieu a montrés de loin au monde dans les déserts pour le condamner, et pour nous apprendre à le fuir.

Sortons, sortons de Babylone, persécutrice des enfants de Dieu, et enivrée du sang des saints; hâtons-nous d'en sortir, de peur de participer à ses crimes et à ses plaies. Ici je parle devant Dieu qui me voit, qui m'entend; je parle en Jésus-Christ, et c'est sa parole qui est dans ma bouche. Je vous dois la vérité; je vous la donne toute pure, sans exagération. Que celui qui est attaché au monde par des liens légitimes que la Providence a formés, y demeure en paix; qu'il en use comme n'en usant point : qu'il vive dans le monde sans y tenir ni par le plaisir, ni par intérêt; mais qu'il tremble, et qu'il ne se console qu'en s'abandonnant aux desseins de Dieu. Je dis bien davantage : que celui qui n'a jamais cherché le monde, et que Dieu y appelle par des marques décisives de vocation, y aille, et Dieu sera avec lui. « Mille traits tomberont à sa gauche et dix mille à sa droite, sans le toucher. Il foulera aux pieds l'aspic et la basilic, « le lion et le dragon²; » rien ne le blessera, pourvu qu'il n'aille qu'à mesure que Dieu le mènera par la main. Mais ceux que Dieu n'y mène point, iront-ils s'exposer d'eux-mêmes? craindront-ils de s'éloigner des tentations et de faciliter leur salut? Non; quiconque veut chercher Dieu, doit fuir le monde autant que son état lui permet de le fuir.

¹ Apud. S. Athanas. Vit. S. Anton. n° 81, t. 1, part. III, p. 855, 856.

² Ps. xc, 7, 13

Mais que faire dans la retraite? quelles en seront les occupations? quel en sera le fruit? c'est ce qui me reste à vous expliquer.

SECOND POINT.

Toutes les communautés religieuses ont trois vœux qui font l'essentiel de leur état, pauvreté, chasteté, obéissance. La correction des mœurs et la stabilité, marquées dans la règle de saint Benoît, reviennent au même but, qui est de tenir les hommes dans l'obéissance jusqu'à la mort. Examinons, en peu de mots, tous ces divers engagements.

Rien n'effraye plus que la pauvreté : c'est pourquoi Jésus-Christ, qui est venu révéler des vérités cachées depuis l'origine des siècles, comme dit l'Évangile¹, commence ses instructions en renversant le sens humain par la pauvreté : « Bienheureux les pauvres d'esprit, » dit-il²; ailleurs il est dit : « Bienheureux les pauvres³, » mais c'est la même chose; c'est-à-dire : Bienheureux ceux qui sont pauvres par l'esprit, par la volonté, par le mépris des fausses richesses, par le renoncement à tout bien créé, à tout talent naturel, au trésor même le plus intime et dont on est le plus jaloux, je veux dire de sa propre sagesse, de son propre esprit. Heureux qui s'appauvrit ainsi soi-même, qui ne se laisse rien : heureux qui est pauvre jusqu'à se dépouiller de tout soi-même; heureux qui n'a plus d'autre bien que la pauvreté du Sauveur, dont le monde a été ainsi enrichi, selon l'expression de saint Paul⁴.

On promet à Dieu d'entrer dans cet état de nudité et de renoncement; on le promet, et c'est à Dieu : on le déclare à la face des saints autels; mais après avoir goûté le don de Dieu, on retombe dans le piège de ses desirs. L'amour-propre, avide et timide, craint toujours de manquer : il s'accroche à tout; comme une personne qui se noie se prend à tout ce qu'elle trouve, même à des ronces et à des épines, pour se sauver. Plus on ôte à l'amour-propre, plus il s'efforce de reprendre d'une main ce qui échappe à l'autre. Il est inépuisable en beaux prétextes : il se replie comme un serpent, il se déguise, il prend toutes les formes; il invente mille nouveaux besoins, pour flatter sa délicatesse et pour autoriser ses relâchements. Il se dédommage en petits détails des sacrifices qu'il a faits en gros : il se retranche dans un meuble, dans un habit, un livre, un rien qu'on n'oserait nommer; il tient à

¹ Matth. XIII, 35.

² Ibid. v, 3.

³ Luc. vi, 20.

⁴ II. Cor. VIII, 9.

un emploi, à une confiance, à une marque d'estime, à une vaine amitié. Voilà ce qui lui tient lieu des charges, des honneurs, des richesses, des rangs, que les ambitieux du siècle poursuivent : tout ce qui a un goût de propriété, tout ce qui fait une petite distinction, tout ce qui console l'orgueil abattu et resserré dans des bornes si étroites, tout ce qui nourrit un reste de vie naturelle, et qui soutient ce qu'on appelle moi ; tout cela est recherché avec avidité. On le conserve, on craint de le perdre ; on le défend avec subtilité, bien loin de l'abandonner : quand les autres nous le reprochent, nous ne pouvons nous résoudre à nous l'avouer à nous-mêmes ; on est plus jaloux là-dessus qu'un avare ne le fut jamais de son trésor.

Ainsi la pauvreté n'est qu'un nom, et le grand sacrifice de la piété chrétienne se tourne en pure illusion et en petitesse d'esprit. On est plus vif pour des bagatelles, que les gens du monde ne le sont pour les plus grands intérêts ; on est sensible aux moindres commodités qui manquent : on ne veut rien posséder, mais on veut tout avoir ; même le superflu, si peu qu'il flatte notre goût : non-seulement la pauvreté n'est point pratiquée, mais elle est inconnue. On ne sait ce que c'est que d'être pauvre par la nourriture grossière, pauvre par la nécessité du travail, pauvre par la simplicité et la petitesse du logement, pauvre dans tout le détail de la vie.

Où sont ces anciens instituteurs de la vie religieuse qui ont voulu se faire pauvres par sacrifice, comme les pauvres de la campagne le sont par nécessité ? Ils s'étaient proposé pour modèle de leur vie celle de ces ouvriers champêtres qui gagnent leur vie par le travail, et qui, par ce travail, ne gagnent que le nécessaire. C'est dans cette vraie et admirable pauvreté qu'ont vécu tant d'hommes capables de gouverner le monde, tant de vierges délicates nourries dans l'opulence et dans les délices, tant de personnes de la plus haute condition.

C'est par là que les communautés peuvent être généreuses, libérales, désintéressées. Autrefois les solitaires d'Orient et d'Égypte non-seulement vivaient du travail de leurs mains, mais faisaient encore des aumônes immenses. On voyait sur la mer des vaisseaux chargés de leurs charités : maintenant il faut des revenus prodigieux pour faire subsister une communauté. Les familles accoutumées à la pauvreté épargnent tout, elles subsistent de peu ; mais les communautés ne peuvent se passer de l'abondance. Combien de centaines de familles subsisteraient honnêtement de ce qui suffit à peine pour la dépense d'une seule communauté ; qui fait profession de renoncer aux

biens des familles du siècle, pour embrasser la pauvreté ! Quelle dérision ! quel renversement ! Dans ces communautés, la dépense des infirmes surpasse souvent celle des pauvres malades d'une ville entière. C'est qu'on est de loisir pour s'écouter soi-même dans les moindres infirmités ; c'est qu'on a le loisir de les prévenir, d'être toujours occupé de soi et de sa délicatesse ; c'est qu'on ne mène point une vie simple, pauvre, active et courageuse. De là vient, dans les maisons qui devraient être pauvres, une âpreté scandaleuse pour l'intérêt : le fantôme de communauté sert de prétexte pour le couvrir ; comme si la communauté était autre chose que l'assemblage des particuliers qui ont renoncé à tout, et comme si le désintéressement des particuliers ne devait pas rendre toute la communauté désintéressée.

Ayez affaire à de pauvres gens chargés d'une grande famille ; souvent vous les trouverez droits, modérés, capables de relâcher pour la paix et d'une facile composition. Ayez affaire à une communauté régulière, elle se fait un point de conscience de vous traiter avec rigueur. J'ai honte de le dire, je ne le dis qu'en secret et en gémissant, je ne le dis qu'à l'oreille, pour instruire les épouses de Jésus-Christ ; mais enfin il faut le dire, puisque malheureusement il est vrai. On ne voit point de gens plus ombrageux, plus difficiles, plus tenaces, plus ardents dans les procès que ces personnes, qui ne devraient pas même avoir d'affaires. Cœurs bas, cœurs rétrécis, est-ce donc dans l'école chrétienne que vous avez été formés ? est-ce ainsi que vous avez appris Jésus-Christ, Jésus-Christ qui n'a pas eu de quoi reposer sa tête, et qui a dit, comme saint Paul nous l'assure : « On est bien plus heureux de donner que de recevoir ¹ ».

[Mais ne vous imaginez pas que votre état soit plus pénible, parce que vous avez embrassé la pauvreté de Jésus-Christ.] Entrez dans les familles de la plus haute condition, pénétrez au dedans de ces palais magnifiques : le dehors brille, mais le dedans n'est que misère ; partout un état violent, des dépenses que la folie universelle a rendues comme nécessaires, des revenus qui ne viennent point, des dettes qui s'accroissent et qu'on ne peut payer, une foule de domestiques dont on ne sait lequel retrancher, des enfants qu'on ne peut pourvoir : on souffre, et on cache sa souffrance : non-seulement on est pauvre, selon sa condition, mais pauvre honteux ; et l'on fait souffrir d'autres pauvres, je veux dire des créanciers pauvres, prêts à faire banqueroute, et à la faire frauduleusement. Voilà ce qu'on appelle les ri-

¹ Act. xx, 35.

ches de la terre, voilà ces gens qui éblouissent les yeux de tout le genre humain !

Vierges pauvres, épouses de Jésus-Christ attaché nu sur la croix, oseriez-vous vous comparer avec les riches ? Vous avez promis de tout quitter : ils font profession de chercher et de posséder les plus grands biens. Ne faites point cette comparaison par leurs biens et par les vôtres, mais par vos besoins et par les leurs. Quels sont vos vrais besoins auxquels on ne satisfait pas ? Combien de besoins de leur condition auxquels ils ne peuvent satisfaire ? Mais encore leur pauvreté est honteuse et sans consolation : la vôtre est glorieuse, et vous n'y avez que trop d'honneur à craindre.

Cette pauvreté, si toutefois on peut la nommer telle, puisque vous ne manquez de rien, est pourtant ce qui effraye, ce qui fait murmurer, ce qui fait qu'on porte impatiemment le joug de Jésus-Christ. Qu'il est léger, qu'il est doux, ce joug ! on s'en trouve pourtant accablé. Quelle commodité de trouver tout dans la maison où l'on se renferme pour toute sa vie, sans avoir besoin du dehors, sans recourir à aucune industrie, sans être exposé aux coups de la fortune, sans être chargé d'aucune bienséance qui tyrannise, sans courir risque de perdre, sans avoir besoin de gagner, enfin étant bien sûr de ne manquer jamais que d'un superflu qui donnerait plus de peine que de plaisir ! Qui est-ce qui pourrait se vanter d'en trouver autant dans sa famille ? qui est-ce qui ne serait pas plus pauvre au milieu de ces prétendues richesses, qu'on ne l'est en se dépouillant ainsi de tout dans cette maison ?

O mon Dieu ! quand est-ce que vous donnerez des cœurs nouveaux, des cœurs dignes de vous, des cœurs ennemis de la propriété, des cœurs à qui vous puissiez suffire, des cœurs qui mettent leur joie à se détacher et à se priver de plus en plus, comme les cœurs ambitieux et avarés du monde s'accoutument de plus en plus à étendre leurs désirs et leurs possessions ? Mais qui est-ce qui osera se plaindre de la pauvreté ? qu'il vienne, je vais le confondre ; ou plutôt, ô mon Dieu ! instruisez, touchez, animez, faites sentir jusqu'au fond du cœur combien il est doux d'être libre par la nudité, combien on est heureux de ne tenir à rien ici-bas.

Au vœu de pauvreté on joint celui de chasteté ; mais vous avez entendu l'apôtre qui dit : « Je souhaite que vous soyez débarrassés. » Et encore : « Ceux qui entrent dans les liens du mariage sentiront les tribulations de la chair : et je voudrais vous les épargner ¹. »

¹ I. Cor. vii, 28, 32.

Vous le voyez : la chasteté n'est point un joug dur et pesant, une peine et un état rigoureux ; c'est au contraire une liberté, une paix, une douce exemption des soins cuisants et des tribulations amères qui affligent les hommes dans le mariage. Le mariage est saint, honorable, sans tache, selon la doctrine de l'apôtre ¹ ; mais, selon le même apôtre, il y a une autre voie plus pure et plus douce : c'est celle de la sainte virginité. Il est permis de chercher un secours à l'infirmité de la chair ; mais heureux qui n'en a pas besoin et qui peut la vaincre, car elle cause de sensibles peines à quiconque ne la peut dompter qu'à demi.

Demandez, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses ? Les voilà, ces tribulations dont parle l'apôtre ; il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui ; toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses ; encore une fois, prenons les meilleurs : il n'y paraît rien de malheureux ; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre !

Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez : chose étrangement rare, et qu'il n'est pas permis d'espérer ; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue : on se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé ; on se lasse le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus ; il faut à toute heure prendre sur soi, et ne pas montrer tout ce qu'on y prend ; il faut à son tour prendre sur son prochain, et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche ; on se devient une croix l'un à l'autre : on aime sa croix, je le veux ; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout ou plus, ou par une estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, et qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux : le cœur ne s'y repose guère ; c'est plutôt une conformité d'intérêt, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale

¹ Hebr. xiii, 4.